

remplissaient la rue et les rues adjacentes. L'émotion même du vieillard avait gagné ses chants; toute son inquiétude, toute sa tendresse semblaient être passées dans ces syllabes vibrantes. De nouveau, il prêta l'oreille; mais pas un son perceptible ne vint à lui, sauf ce murmure confus que l'on dirait être le ronflement d'une grande cité. Il fit alors quelques pas pour aller en avant; mais Tobi s'y opposa absolument: témoignant toujours par ses grognements et ses aboiements que là était l'objet qu'on cherchait.

— Il ne veut pas, grommela le vieillard; il faut bien lui obéir. Quand on n'a point d'yeux, et que personne ne veut vous prêter le secours des siens, on est obligé de s'en rapporter au témoignage d'un chien. Sans doute que le pauvre Tobi se trompe; mais moi je ne puis pas le redresser. Me voilà perdu, désorienté, au milieu de ce peuple dont je ne connais pas la langue, et qui n'a point de pitié pour moi. Ah! s'ils savaient ce que je souffre! Pauvre Roselle! aimable enfant! Est-il possible qu'on t'accuse! Et d'un tel crime! Toi, commettre un sacrilège? Ah! les montagnes changeront de place, avant que je croie une chose pareille. Mais la malice humaine est capable de tout... Eh bien! il ne me reste plus qu'à mourir. Mon vieux cœur n'est plus dans le cas d'y tenir. Je sens que le chagrin va le ronger... C'est inutile d'aller plus loin; en te perdant, j'ai tout perdu; autant expirer ici. Que Celui de là-haut reçoive mon âme!..

En disant cela, le vieillard s'asseoit à terre, le dos contre la muraile, lève vers le ciel ses yeux mouillés de larmes, et s'abandonne à sa profonde tristesse. Tobi se couche près de lui, le nez toujours tourné contre le mur, et grattant de sa petite patte, comme s'il eût espéré se faire un chemin à travers cet épais obstacle.

XLII

LE CHEVALIER INCONNU

L'armée chrétienne se consumait inutilement sous les murs de Damas. Tous les jours des combats avaient lieu, et, quoique, en général, l'avantage restât aux croisés, leurs rangs ne laissaient pas que de s'éclairent. Les maladies se déclarèrent aussi parmi eux; la famine les pressait (car les Musulmans avaient pris soin de retirer tous les blés qui auraient pu servir à nourrir leurs ennemis); un soleil brûlant énervait leurs forces; et, pour comble de malheur, la discorde se mit parmi eux. Il s'agissait de savoir à qui Damas appartiendrait. Dans leur imprudente avidité, les seigneurs se disputaient déjà une proie qu'ils ne tenaient pas encore, qu'ils ne devaient jamais tenir. Chacun faisait valoir ses titres, proclamaient ses services; mais à mesure que le désir de posséder le nom de prince de Damas augmentait, l'ardeur à pousser les travaux du siège diminuait. Tout prétendant était plus occupé à se créer un parti et à l'entretenir, qu'à presser la reddition de la place. Parfois la mauvaise humeur, née de la jalouise, faisait négliger le devoir; et le progrès dû

au courage de la veille était détruit par l'incurie du lendemain.

Cependant, en dehors de la funeste influence des chefs, il existait un certain nombre de véritables croisés, de guerriers sincèrement voués au but de l'expédition. C'étaient, pour la plupart, de pauvres chevaliers, sans grand crédit, sans considération, n'ayant pour fortune que leur honneur et leur foi chrétienne. Plusieurs avaient appartenu à de hauts rangs; mais la pauvreté les en avait fait déchoir. Tel qui jadis avait commandé à de nombreuses lances, était maintenant réduit à servir comme le dernier mercenaire. Quelques-uns s'étaient attachés à tel ou tel baron; d'autres avaient mieux aimé rester isolés, et combattre, quand leur instinct les y poussait. Pour ceux-ci, la vie était cent fois plus dure; car, n'ayant point part aux distributions que les chefs faisaient à leurs soldats, ils manquaient souvent du strict nécessaire, et étaient obligés de marauder, ça et là, leur chétive subsistance.

Raoul avait pris place parmi ces derniers. Une sorte de dégoût éloignait de la familiarité des grands, à raison des scandales qu'ils donnaient trop souvent par la licence de leurs moeurs ou par les intrigues de leur ambition. Son âme droite et loyale ne pouvait s'accommoder de ces misérables tripotages, où des femmes voluptueuses faisaient ordinairement peser leur influence. Fidèle aux avis de son ami Cuthbert, impressionné d'ailleurs par le spectacle de sa mort, il s'était promis de n'appartenir qu'à son vrai Maître Jésus-Christ, de ne s'écartier en rien de la voie de l'honneur et de la foi. Aussi se plaisait-il surtout dans la compagnie de ces pauvres et vaillants guerriers, dont nous parlions tout à l'heure. Et eux, qui n'ignoraient rien de son nom, de sa haute naissance; qui avaient garder souvenir du beau fait du Méandre, entouraient volontiers sa jeunesse de leur confiance et de leur respect. Ils le traitaient comme leur chef. En plus d'une occasion, ils s'étaient ralliés autour de lui dans le combat. Plus d'une fois, ils l'avaient suivi dans quelque généreuse entreprise; et, en général, le succès avait couronné leurs efforts. Le rare bonheur qui protégeait Raoul contre les traits de l'ennemi leur semblait surtout comme un signe de la faveur du ciel; en sorte que, quand ils se battaient à ses côtés, ils se croyaient moins exposés à la mort. On voyait ainsi de vieux soldats, par un trait d'humilité bien rare, faire céder leur expérience devant sa jeune et bouillante ardeur. Et lui, sans se prévaloir de cette différence, sans éprouver le moindre sentiment d'orgueil, acceptait cette preuve de confiance de leur part; mais sans omettre jamais d'éclairer son inexpérience des conseils de leur sagesse.

Or, parmi ceux qui se ralliaient ainsi autour de lui, il en avait surtout remarqué un, d'une bravoure signalée, que le danger trouvait toujours prêt, comme la victoire le laissait toujours modeste. Il l'avait vu plusieurs fois donner des preuves d'une intrépidité particulière. Car, si la manière de combattre d'alors exigeait, en général, la force et l'adresse physiques (avantages que les progrès des arts rendent aujour-